

CAHIERS METANOÏA No 41

41

1985

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 03-85

Imprimerie du Crestais  
26400 CREST

Dépôt légal n°43-85

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*CELUI QUI EST VIVANT DEVANT VOUS* p. 3

### ÉVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 52* p. 6

### COMMENTAIRE

p. 8

### RECHERCHES

*UN ÉVEILLÉ CONTESTATAIRE (suite)* p. 13

*MÉTAPHYSIQUE ET GNOSE* p. 29

*ABHINAVAGUPTA : HUIT STANCES*

*SUR L'INCOMPARABLE* p. 30

*BRICOLER DANS L'INCURABLE* p. 32

### BIBLIOGRAPHIE

*Dr THERESE BROSSE : Shri Aurobindo-Mère :  
Shiva-Shakti. Le laboratoire de l'homme  
de demain* p. 34

### MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 37

### POÉSIES

p. 39

### Comment se procurer les Cahiers Métanoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïas : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- Cahiers 1975	.....	150,00 F.
- Cahiers 1976	.....	150,00 F.
- Cahiers 1977	.....	150,00 F.
- Cahiers 1978	.....	150,00 F.
- Cahiers 1979	.....	150,00 F.
- Cahiers 1980	.....	150,00 F.
- Cahiers 1981	.....	150,00 F.
- Cahiers 1982	.....	150,00 F.
- Cahiers 1983	.....	150,00 F.
- Cahiers 1984	.....	150,00 F.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

# ÉDITORIAL

## CELUI QUI EST VIVANT DEVANT VOUS

*Nisargadatta le dit à sa façon : « En réalité, il n'y a ni gourou, ni disciple, ni théorie, ni pratique, ni ignorance, ni réalisation. » Il n'y a qu'une seule évidence et elle est donnée à tous, une seule présence, une seule réalité, une seule vérité qui n'est cachée à personne. Qui suis-je donc, qui ne la vois pas ?*

*Où est la tromperie ? Quel est l'élément pernicieux qui dévoie mon expérience et ma vision du monde ? Y aurait-il un désordre naturel que je serais impuissant à corriger ? Dont je serais peut-être responsable ? La question est déjà mal posée parce que le mental a vicié l'appréhension correcte des faits, oubliant de s'interroger à fond sur la nature du questionneur lui-même. Tout doit être remis en question, toutes les formes : non seulement les sensations, perceptions et sentiments - comment ils apparaissent et s'enchaînent les uns les autres - mais les idées qui en découlent, et les émotions qui les accompagnent. Cet examen peut nécessiter du temps ; il nécessite surtout une inébranlable volonté de comprendre, une aspiration à saisir le réel que rien ne pourra distraire ou détourner. Or ce travail aboutit invariablement à la découverte de la facticité du monde, de « mon » monde, moi compris. La saisie du sujet fait partie du monde et l'un agit sur l'autre. Facticité, c'est bien peu dire : non seulement à cause de l'interdépendance des conditionnements, si bien qu'il est impossible de trouver un commencement - cette hantise du mental - mais encore par la volatilité des événements eux-mêmes. Chacun doit se poser cette question véritablement initiatique et y répondre par lui-même : « où est passée la journée d'hier ? »*

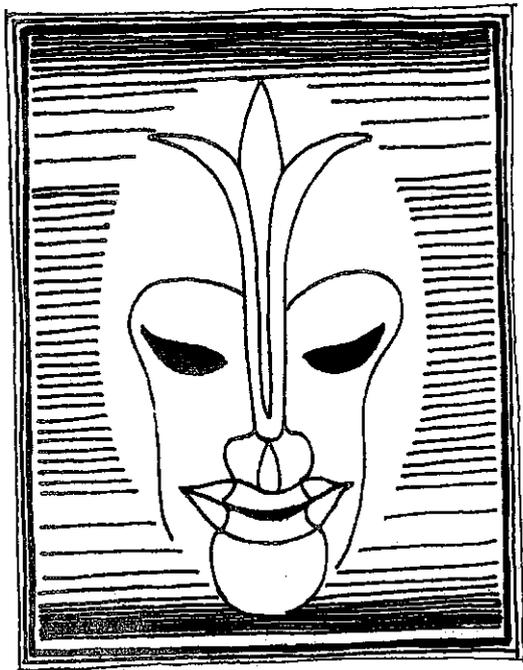
*Comment cette apparente solidité s'est-elle fondue en fait de mémoire ? Deux faits s'imposent alors : le réel est toujours « maintenant » et le réel est discontinu. C'est ce qu'ont découvert les physiciens, stupéfaits de constater que la réalité s'apparente à une sorte de scintillement qui pourrait bien émaner d'une sur-réalité homogène et immuable, sans*

faillie. Dont je serais moi-même une expression. On en arrive ainsi à vérifier cette grande vérité traditionnelle: la personne est néant - oui tout ce qui s'identifie à cette suite d'apparitions intermittentes, disparaissantes - et le réel pourtant est un, immuable et parfait, sans que les phénomènes transitoires qui en émanent n'ajoutent ni enlèvent rien à sa propre substance inaltérable. C'est ce qui fait dire à Nisargadatta qu'il ne se passe rien. Jamais rien. Cependant vous êtes là indiscutablement, et tout « cela » aussi, mais avec vous, en même temps que vous et dépendamment de vous. Il faut l'éprouver soi-même. C'est pourquoi Jésus dit : « Quand vous ferez le deux Un... » vous verrez celui qui est vivant devant vous. Car il y a un seul vivant. La sadhana exige simplement un processus, mais conduit jusqu'à son ultime degré d'achèvement, de « désertification » par constant discernement de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas. Vous balancez par dessus bord les petits poissons et vous gardez le gros, vous quittez vos « vêtements de honte » : neti, neti... Le grand personnage est mort, il reste l'éternel Vivant qui se contemple dans toutes les formes sans se laisser ravir le trésor de la Connaissance. « Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant nous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur... » C'est aussi la promesse de l'émerveillement et du « règne » transmise par Thomas à ceux qui ont des oreilles et des yeux, savent en faire bon usage et ne s'en laissent pas compter par les apparences. Les mots manquent pour le dire et pourtant tous les mots ne sont pas de trop pour y venir. Mais comme dit l'autre, « les mots d'abord, ensuite le silence... »



52

- 1 SES DISCIPLES LUI DIRENT :
- 2 VINGT-QUATRE PROPHÈTES ONT PARLÉ EN ISRAËL
- 3 ET TOUS ONT PARLÉ PAR TOI.
- 4 IL LEUR DIT :
- 5 VOUS AVEZ DÉLAISSÉ CELUI QUI EST VIVANT DEVANT VOUS
- 6 ET VOUS AVEZ PARLÉ DES MORTS.



# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



Dans «SOIS», Maharaj dit :  
«Jésus-Christ, Bouddha, Allah, le zen, tous ont parlé de moi, de mon existence, de mon être. Ils ont tous commenté mon existence.»  
Autant que nous le sachions, Jésus, lui, dans son pays et dans son temps, se détache comme une figure solitaire et unique. Sa seule référence, c'est le PÈRE le VIVANT, c'est lui-même.

Comme ses disciples, moi aussi, confrontée à un enseignement totalement nouveau à l'âge adulte, j'ai cherché des points de repère, et des «garanties».

Si le VIVANT s'était tenu devant moi, quelle question lui aurais-je posée ?

Si le VIVANT se tient devant moi, est-ce que je le reconnais ?  
Quelle image, quels concepts vais-je poser en écran devant la lumière ? Vais-je boire à la source bouillonnante ?

Même les livres qui me guident sont de trop, si je n'ai pas «mangé ce savoir».

Il n'y a que le VIVANT en moi qui reconnaît le VIVANT devant moi.

Marie-France



Ce logion paraît être la continuation du précédent. Les disciples sont dans leur univers mental. Ils voudraient voir en Jésus le Messie historique annoncé par les prophètes, celui qui sauvera Israël de la servitude et permettra la domination du peuple de Yahvé sur les nations. Ils vivent un rêve prodigieux : les textes prophétiques sont présents à la mémoire de chacun : le Messie doit être de la lignée de David et sortir de Bethléem (Michée 5.1). Les noms les plus extraordinaires servent à le désigner (Isaïe 9.5). Il révèle un esprit prodigieux (Isaïe 11.1-5). Il sera l'Emmanuel (Dieu avec nous). Il viendra du ciel sur un trône de feu (Daniel 7.9). A lui seront conférés empire, honneur et royaume et toutes les nations le serviront (Daniel 7.14).

Les Esséniens, dont l'histoire fut brève, se crurent la Nouvelle Alliance choisie par Yahvé pour recevoir le Messie (Jérémie 31. 31-34). La déception fut à la mesure de l'espoir. Celui-ci, par Jean-Baptiste, se reporta sur Jésus, et les Evangiles, spécialement celui de Matthieu, tendirent à confondre le Messie et Jésus dans la personne du Christ qui venait réaliser les prophéties.

Dans le logion 51, les disciples évoquaient le monde nouveau à venir et ici ils évoquent l'autorité des prophètes. Ils veulent aller dans le sens de l'histoire et participer aux événements que tous croient imminents. Jésus sait très bien que la pure gnose, celle dont il vient nous rendre les clefs que les scribes et les pharisiens - autrement dit les psychiques - ont occultées, seuls les pneumatiques sont à même de les recevoir. Aux disciples qui parlent des prophètes annonçant le Messie, Jésus ne fait aucune concession : « Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts ». L'approfondissement de la gnose permet justement d'abandonner de vieux schémas qui ne sont sécurisants que pour le mental. Le portrait de Jésus que se fait encore le psychique est celui d'un maître venu dispenser un enseignement magistral assumant le passé pour assurer l'avenir. Qu'il ait été récupéré à ce niveau-là, c'est une affaire qui ne concerne pas le gnostique. Comme tout maître authentique, Jésus ne se projette pas. Il ne vient pas secourir un peuple qui attend des signes pour orienter sa geste historique. Il n'a pas d'intentions. Il ne nourrit pas de projets. Il réagit spontanément à la situation du moment, dispensant des paroles de vie aux vivants et laissant les morts ensevelir leurs morts (Mt 8.22 ; Lc 9.60).

E. Gillibert



La parole du prophète, inspiré comme il se doit, n'est en somme que l'expression d'une vénérable tradition perpétuée à travers le temps et l'espace : chaque époque, chaque peuple a ses prophètes, car l'être humain a toujours eu besoin de fabriquer des dieux et de communiquer avec eux. Etre « dans le secret des dieux », quelle absolue sécurité !

Qu'elle émane de la noble contenance d'un grave personnage, barbu-chevelu de préférence, ou qu'elle s'exprime dans les transes d'un délire effréné sinon sacré, la voix oraculaire vient souvent à point pour inspirer crainte et respect dus à une autorité suprême et reconnue comme telle.

C'est ainsi qu'on mène le monde : Jésus super-prophète ! Mais voilà : le Maître s'est refusé à revêtir le confortable habit confectionné par ses vertueux disciples. Plus près de nous, Krishnamurti dissout l'Ordre de l'Etoile d'Orient...

Au nom de quoi et de qui ? De « Celui qui est vivant devant vous » nous dit Jésus : parole profonde, d'une puissance rayonnante sous une apparente simplicité. Car elle est celle non d'un prophète mort mais d'un éveillé vivant, témoin inaltérable et indestructible de la suprême Réalité.

Vie secrète que le chercheur de vérité traque inlassablement, à travers le labyrinthe des images et des mots...

Impalpable Présence que le poète visionnaire essaye de matérialiser en harmonies verbales...

Rythme occulte que le musicien, medium inspiré, tente de traduire en sons, bientôt rendus au Silence...

Espace sans contours hantant le regard possédé du peintre ou du sculpteur, acharnés à en suggérer le Vide plein... Aucun d'entre eux n'a délaissé « Celui qui est vivant » devant eux, car chacun d'eux sait, de certitude intime, indiscutable et inébranlable, qu'« Autre que Lui n'est pas ».

Mireille



Dans ce très bref logion, une énigmatique réponse de Jésus à ses disciples « sourds » semble prédire le tragique malentendu suscité par une fausse tradition.

De Moïse aux prophètes l'histoire juive s'est édifiée à la faveur d'une géniale construction *mentale*. Aux premiers siècles de notre ère, les disciples y croient dur comme fer. Quel plus beau compliment

faire au Maître que de l'intégrer dans la prestigieuse histoire du Dieu d'Israël et du « peuple élu », de faire de lui le réceptacle d'une sagesse accumulée et savamment élaborée ouverte à la fois aux apocalypses menaçantes et aux « lendemains meilleurs. »

*L'Évangile selon Thomas* ne fait cependant guère de place aux prophètes et lorsqu'ils interviennent dans les « canoniques », c'est peut-être grâce à des additions « ad majorem Dei Gloriam » - le Dieu de la Bible s'entend...

Cet héritage devait poser de graves problèmes aux gnostiques d'antan qui pouvaient voir à bon droit dans cette religion « révélée » un instrument de pouvoir incompatible avec la religion intérieure.

Mais qu'en est-il à notre époque confrontée à 2000 ans d'injustice et à l'ironie d'une « bonne nouvelle » constamment démentie par la cruauté des faits ? Celle qui n'a jamais pu « entrer » dans le christianisme nous fournit l'un de ses motifs : « Je n'ai jamais pu comprendre comment il est possible à un esprit raisonnable de regarder le Jehovah de la Bible et le Père invoqué dans l'Évangile comme un seul et même Être »...<sup>(1)</sup>

Plus catégoriquement l'adepte de la gnose « noire » rejette purement et simplement le faux Dieu : « Toute expérience religieuse profonde commence là où finit le règne du Démon. Elle n'a que faire de lui, elle le dénonce, elle en est la négation ».<sup>(2)</sup>

Comme Moïse, porte-parole d'un invisible Dieu, une foule de prophètes (symboliquement 24) interprètent la parole divine telle que la vivent ces « groupes d'inspirés » aux « étranges manières » dont parle la Bible de Jérusalem elle-même.

Le Jésus gnostique récuse cette filiation : « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du Ciel, c'est mon Père qui vous le donne le pain du ciel, le vrai »... « Je suis le Pain de la Vie » (*Jean*, 6, 32-35).

On n'a pas fini de s'interroger, aujourd'hui comme jadis, sur le fait que le message d'un révolutionnaire - Jésus en tant qu'apôtre de la religion intérieure - a été arbitrairement intégré dans la Synthèse du mythe judéo-chétien. Sa réponse n'est énigmatique que pour ceux qui n'ont pas d'oreilles pour entendre. Il se contente d'évoquer pour les initiés la *vie* opposée à la *mort*. *L'Évangile selon Thomas*, aujourd'hui connu et cité par d'authentiques chrétiens, est effectivement l'évangile de la révolution intérieure, celui de la gnose vivante. On pourrait faire un autodafé de l'Évangile gnostique : il n'en demeurerait pas moins ce qu'il n'a cessé d'être au fil du temps, le témoignage de la gnose éternelle, celle qui transcende les errements de l'histoire, les dogmes opportunistes et les murs des prisons mentales.

Paule Salvan

(1) WEIL (Simone). *Lettre à Déodat ROCHE sur le Catharisme (24-01-40)*.

(2) CIORAN. *Le Mauvais démon, Paris, Gallimard, 1969*.



Comment Jésus n'aurait-il pas enragé devant tant d'outrecuidance ! Dans ce logion, sa répartie fait penser au coup de bâton des Maîtres Zen. Quelle autre pédagogie mérite l'expression d'une telle bêtise ! On devine aussi la suite du drame... où conduira sans doute l'incompréhension de certains des auditeurs de Jésus. Dans le logion 51, les disciples voulaient être informés de l'avenir. Dans celui-ci, ils offrent à Jésus une référence au passé. Or Jésus répond au présent, refusant de coopérer avec le mental, refusant d'argumenter au niveau des questions ou des remarques formulées. Tout est là, rien ne manque, et vous, vous ne le voyez pas... Vision directe, affirmation de ce qui est sans partage, proclamation d'une vérité à laquelle on doit se rendre par la seule métanoïa qui est un changement radical de perspective. Notons que Jésus est tranchant et même violent, ce par quoi il paraît si proche de nous. La leçon est donc double : intransigeance à l'égard des sollicitations de la représentation dualiste qui morcelle la réalité, abandon au « joug » de ce Maître de l'initiation par la voie abrupte. Et louons une fois de plus Thomas qui transmet sans détours et sans fard ce message brûlant, comme il est dit au logion 10.

Raymond



# RECHERCHES

## UN ÉVEILLÉ CONTESTATAIRE (suite)

U.G. 1<sup>ère</sup> partie (suite) :

*Nous en arrivons à la période de l'éveil que U.G., qui refuse d'employer les termes religieux courants (illumination, réalisation, etc...) qualifie d'explosion. Question de langage mais plus exactement, question de singularité d'une métanoïa dont personne, parmi les auditeurs et les lecteurs, ne saurait mettre en doute l'authenticité.*

*L'« Esprit souffle où il veut ! » dit la tradition dans une formule que U.G. récuserait également puisqu'il s'agit pour lui d'une pure mutation biologique. Quoiqu'il en soit, cette « explosion » s'est accompagnée d'une terrible souffrance notamment en raison des effets secondaires - une souffrance telle que l'on ne peut s'empêcher de penser à une « passion » ou encore à la « nuit de l'âme » de Jean de la Croix... Mais il semble bien que la métanoïa de ce contemporain qui se reconnaît « athée, sceptique, hérétique », se soit effectuée dans un tout autre climat. Si nous osions risquer une comparaison, nous dirions qu'elle paraît s'apparenter aux phénomènes vécus par la Mère qui, selon son disciple Satprem, était une « matérialiste ». Mais tous ces mots qui font partie du langage philosophique classique-athée, croyant, matérialiste, spiritualiste... ont-ils encore un sens à notre époque ? Surtout lorsqu'il s'agit de la « seule chose nécessaire » : cette étrange « alchimie » unique pour chacun de nous ?*

*Dès que cette mutation s'accomplit, la biographie d'U.G. est automatiquement stoppée. Il reviendra, sans espoir de pouvoir communiquer cette singularité essentielle, sur cette « explosion » qui, pour lui comme pour nous, demeure mystérieuse...*

*A cette époque que j'appelle celle de l'incubation, divers phénomènes se produisaient dans mon organisme : des maux de tête permanents, de terribles souffrances cérébrales. J'avalais des dizaines de milliers de cachets d'aspirine. Rien ne me soulageait... Ce n'étaient pas des migraines ni aucun des maux de tête identifiés. Outre les cachets, je prenais quinze à vingt tasses de café par jour pour me libérer... Valentine me dit un jour : « Tu bois quinze tasses de café par jour. Sais-tu ce que cela représente sur le plan financier : trois à quatre cents francs par mois ! Mais qu'est-ce que cela veut dire ? ». C'était en tout cas quelque chose de terrible pour moi...*

Toutes sortes de curieux phénomènes m'arrivaient. Je me souviens que quand je frottais mon corps (comme ça) une étincelle se produisait et une sorte de lueur phosphorescente apparaissait sur moi. Valentine se ruait hors de sa chambre pour voir ce qui se passait croyant qu'il s'agissait des cars qui roulaient par là en pleine nuit ! Chaque fois que je me retournais dans mon lit, il se produisait une étincelle (Rire) et ça me paraissait drôle : Qu'est-ce que c'est que ça ? De l'électricité ? Un champ magnétique ? Au début, j'ai pensé à l'électricité statique provoquée par les vêtements de nylon et j'ai cessé d'en porter. J'étais des pieds à la tête un « sceptique hérétique ». Je n'ai d'ailleurs cru à rien et si quelque « miracle » se produisait, je refusais de l'admettre. Voilà le genre d'homme que j'étais ! Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'un pouvoir de ce genre pouvait être intégré dans ma structure physique. Ces mystères qui m'arrivaient, je ne pouvais les concevoir en relation avec ma « libération », avec « moksha » qui, à cette époque avaient cessé d'entrer avec mon « système ». J'étais alors convaincu que Bouddha s'était trompé et avait trompé les autres et que tous ces instructeurs, ces sauveurs de l'espèce humaine étaient de sacrés idiots qui se mettaient dedans eux-mêmes. Tout cela ne m'intéressait plus et m'était désormais tout à fait étranger. Ces phénomènes cependant suivaient leur cours, mais je ne me suis jamais dit (Rire) : « J'avance sur la Voie ! Je m'approche de Cela ! ». Il n'y a pas d'approche de Cela... Il n'y a pas d'intimité avec Cela... Personne ne progresse vers cela !... On n'est pas « préparé » à *Cela* : ça vous tombe dessus comme une tonne de briques !

Plus tard <sup>(1)</sup> je me trouvai à Paris alors que Krishnamurti s'y trouvait également. Des amis me suggérèrent : « Pourquoi ne pas aller écouter votre vieil ami ? Il est ici et il va faire une conférence ! ». « D'accord, dis-je. Cela fait des années que je ne l'ai entendu, près de vingt ans ! Allons l'entendre ! ». Il fallait payer deux francs d'entrée. Alors j'ai dit : « Je n'ai pas envie de payer deux francs pour entendre Krishnamurti !... Allez, on va s'envoyer en l'air ! On va aller à une séance de strip-tease, ou aux Folies Bergères, ou au Casino de Paris... J'ai eu alors une très étrange expérience : nous étions au spectacle du Casino de Paris. Et je ne savais pas si j'étais la danseuse ou s'il y avait quelqu'un d'autre sur la scène... Et il y avait un singulier mouvement, là, à l'intérieur de moi (ce qui est pour moi tout naturel à l'heure actuelle). Il n'y avait plus de division ; il n'y avait personne pour regarder la danseuse. La question de savoir si j'étais la danseuse ou si, hors de moi, il y avait une danseuse sur scène m'intriguait. Cette singulière expérience de l'absence de division entre la danseuse et moi me tracassa un certain temps...

La question : *Quel est cet état ?* me préoccupait avec une singulière intensité sans toutefois comporter un élément émotionnel. Et plus je tentais de trouver la réponse, plus j'étais incapable d'y parvenir et

plus intense se faisait l'appel... la comparaison avec la balle de riz me vient toujours à l'esprit : si l'on met le feu à un tas de bales de riz, il continue de brûler sans produire de flamme visible mais si on touche le tas en question, on est sûr de se brûler. Il en était de même pour ma question : « Quel est cet état ? Je veux l'éprouver ». C'était pourtant fini : Krishnamurti m'avait dit : « Vous n'avez pas la possibilité... » mais je continuais inlassablement à rechercher cet état où se trouvait le Bouddha, Sankara et bien d'autres...

Et voici que s'amorça une nouvelle phase <sup>(2)</sup>. De retour à Saanen, Krishnamurti faisait des conférences. Mes amis m'y entraînèrent : « Cette fois au moins, c'est gratuit. Pourquoi ne pas y aller ? » - « D'accord. J'irai l'écouter ». Et tandis qu'effectivement je l'écoutais, il arriva une drôle de chose - la curieuse impression qu'il décrivait *mon* état et non le sien (Pourquoi d'ailleurs aurais-je voulu connaître *son* état ?). Il décrivait certains mouvements, une certaine conscience d'être, un certain silence... « Dans ce silence, il n'y a pas de mental ; il y a une *action* » et ainsi de suite... « Mais, me dis-je, je suis dans cet état. Que diable ai-je fait au cours de ces trente ou quarante ans à l'écoute de tous ces gens, obsédé par le désir de connaître son état et celui des autres, Bouddha, Jésus. Je suis dans cet état. *A l'instant même, je suis dans cet état* ». Et je sortis de l'attente sans jamais plus regarder en arrière.

Et alors, très étrangement, cette question : Quel est cet état ? se transforma en une autre : « Comment sais-je que je me trouve dans cet état, l'état de Bouddha, l'état que j'ai tant souhaité et que j'ai recherché auprès d'autres ? ».

Le jour suivant <sup>(3)</sup>, j'étais assis sur un banc à l'abri d'un arbre, en présence d'un des plus beaux paysages du monde entier : les sept collines et les sept vallées de la région de Saanen. J'étais assis là. Je ne peux pas dire que la question était là : mon être tout entier *était la question*. « Comment sais-je que je suis dans cet état ? ». Il y a une sorte de division intérieure. Il y a en moi quelqu'un qui sait que je suis dans cet état. La connaissance de cet état - ce que j'ai lu, ce que j'ai éprouvé, ce dont on parle - c'est cette connaissance même qui observe cet état et c'est elle seule qui *l'a projetée...* ». Et je me dis : « Ecoute un peu mon vieux, depuis quarante ans tu n'as pas avancé d'un pas ; tu es toujours dans la case n° 1. C'est la même connaissance qui a projeté ton mental là, sur cette même case quand tu as posé cette question : « Comment est-ce que je sais ?... Tu t'illusionnes. Tu es un sacré idiot ! ». C'était l'impasse... restait quand même le sentiment singulier que c'était bien *cet état*...

Cette question là ne recevait aucune réponse. Elle était prise dans un tourbillon et ça tournait, ça tournait... Et tout à coup, la question disparut. Rien n'arriva. La question simplement disparut. Je ne me

suis pas dit ; « Oh ! mon Dieu ! Enfin je tiens la réponse... ». L'état lui-même disparut, cet état où je croyais être, l'état de Bouddha, de Jésus, même cet état avait disparu, la question aussi. J'en ai fini avec tout cela. Et depuis, je ne me suis jamais dit « Désormais j'ai la réponse à toutes mes questions ». L'état lui-même où j'avais cru être, cet état avait disparu, la question aussi. C'était la fin... Pas de *vacuité*, pas de *néant*, pas de *vide*. Rien de tout cela. La question s'évanouissait soudain et c'est tout...

Alors la pensée ne peut plus établir de liaisons. L'enchaînement est rompu, c'est définitif. L'explosion de la pensée ne se produit pas une fois seulement. Chaque fois qu'une pensée surgit, elle explose. C'est ainsi que la continuité parvient à son terme et que la pensée retombe dans son rythme *naturel*.

Depuis lors je n'ai plus de question d'aucune sorte parce qu'elles ne peuvent plus survivre. Les seules questions que je me pose sont très simples : elles me servent à fonctionner dans le monde (par exemple : « Comment aller d'ici à Hyderabad ? »). On a toujours des réponses à ces questions-là. Pour les autres, personne n'a de réponse ; il n'y a donc plus de questions...

Une sorte de blocage s'est produit dans ma tête. Plus de place pour ce qui pourrait tenter de meubler ma cervelle. Pour la première fois, je prenais conscience de ma tête et de son caractère hermétiquement clos. Ainsi ces *vasanas* (ou quelque soit le nom que vous donniez à ces éléments de la mémoire) essaient bien parfois de montrer leur nez, mais les cellules du cerveau sont si compactes qu'elles n'ont plus la possibilité de divaguer ça et là ; la division ne peut plus s'installer : c'est une impossibilité physique devant laquelle vous restez sans réaction. C'est pourquoi je dis que lorsque l'explosion se produit (j'emploie ce mot parce qu'il s'agit bien d'une sorte d'explosion nucléaire) elle laisse derrière elle des réactions en chaîne. Chacune des cellules de votre corps, les cellules mêmes de la moëlle osseuse ont à subir ce changement - je n'aime pas employer ce mot, mais c'est bien un changement *irréversible* : il n'est pas question de revenir en arrière. Pas question de « *rechute* » pour l'homme qui l'a subi. C'est irréversible ; une *alchimie* particulière s'est mise à l'œuvre.

Oui, j'y insiste : c'est comme une explosion nucléaire ; elle vous met le corps en pièces. Ce n'est pas un processus facile : c'est la fin de l'homme. C'est un coup fracassant qui démolit chaque cellule, chaque nerf de votre corps. J'ai subi alors de terribles tortures physiques. A vrai dire, vous ne pouvez pas faire l'expérience de l'explosion elle-même, mais ses effets secondaires, la *retombée* : c'est cela qui transforme toute la chimie de votre corps.

Q : « Vous avez dû, Monsieur, faire l'expérience (si toutefois je puis employer ce terme) de plans supérieurs ? »

U.G. : « Des plans dites-vous ? Il n'y a pas de plans - pas de »

niveaux. Il y a, voyez-vous, un fait très étrange qui se produit en tant que résultat de cette explosion (quel que soit le nom qu'on lui donne). A aucun moment je n'ai conscience d'une différence entre vous et moi - *jamais* ! et cela tout simplement parce qu'il n'existe pas de point de référence, pas de *centre* ? C'est par référence à un centre que pourrait se créer une différence.»

*Q : D'une manière quelconque, vous devez être différent des autres ?*

*U.G. : Physiologiquement, c'est probable.*

*Q : Vous avez dit que de formidables changements se sont produits en vous. Comment le savez-vous ? Avez-vous jamais été examiné ou bien s'agit-il d'une déduction ?*

*U.G. : Sur les effets secondaires, sur la manière dont fonctionnent les sens actuellement, sans élément coordinateur, c'est tout ce que je peux vous dire. Une chose encore : la chimie de l'organisme a changé : je suis en mesure de le dire parce que sans l'intervention d'une sorte d'alchimie ou de changement dans le physique, il n'y a aucun moyen de libérer l'organisme de la pensée, de la *continuité* de la pensée. Et sans une telle continuité vous pouvez, sans difficulté, dire que quelque chose est arrivé mais qu'est-il arrivé réellement ? Cela, aucune expérience ne permet de le définir.*

*Q : Il peut se faire que par un jeu mental je pense tout simplement que je suis « un homme explosé ? »*

*U.G. : Je n'essayerai pas de vous concéder quoique que ce soit sur ce point. Un tel simulacre de votre part serait impossible. Il y a eu-tà-un fait qui s'est produit en dehors du champs, du domaine où j'attendais, où je rêvais, où je voulais le changement ; le mot de « changement » ne me satisfait pas : en réalité, je ne sais pas ce qui m'est arrivé... Ce que je vous dis, c'est la manière dont je fonctionne mais, fondamentalement, il ne peut y avoir de différence. Comment pourrait-il y avoir une différence entre vous et moi ? Il ne peut y en avoir... Dans la manière dont nous nous exprimons, il semble qu'il y en ait une, et c'est cette différence éventuelle que j'essaie de saisir.*

Au cours de la semaine suivante, les changements commencèrent : sept en sept jours...

Je découvris tout d'abord la douceur de la peau, puis l'arrêt du battement de paupières, puis des changements en ce qui concerne le goût, l'odorat et l'audition. Ces cinq transformations étaient peut-être intervenues auparavant mais c'est alors seulement que je les remarquai.

Le premier jour, je constatai que ma peau était douce comme de la soie avec un éclat particulier, une coloration dorée. Chaque fois que j'essayais de me raser, le rasoir glissait et je changeais vainement les lames. Je touchais mon visage : le toucher était différent de même que la manière dont je tenais le rasoir... Je ne rattachais cela à rien de particulier ; je me bornais à l'observer.

Le second jour, je pris pour la première fois conscience du fait que mon esprit se trouvait dans ce que j'appellerai un état *déconnecté* (débrayé ?). J'étais en haut dans la cuisine. Valentine avait préparé une soupe à la tomate. Je regardais sans savoir ce que cela pouvait bien être... Valentine me dit que c'était de la soupe à la tomate ; je la goûtai et je constatai : «C'est donc là le goût de la soupe à la tomate». J'avalai la soupe et je revins à cette nouvelle «forme» d'esprit - en réalité forme n'est pas le mot juste : il s'agissait en fait d'une disposition *informelle* dans laquelle je m'égarai de nouveau. Je demandai : «Qu'est-ce là ?» et elle me répéta que c'était de la soupe à la tomate. Et de nouveau je goûtai, j'avalai et j'oubliai... Je jouai ainsi pendant un certain temps. C'était pour moi un drôle de business que cet état «déconnecté». Actuellement c'est devenu un état normal. Je ne perds plus mon temps dans les rêveries, les soucis, la conceptualisation et autres formes de pensée auxquelles se livrent la plupart des gens quand ils se trouvent seuls. Mon mental n'est impliqué qu'en cas de besoin, par exemple, quand vous me posez des questions ou quand je dois arranger un magnétophone... Le reste du temps mon mental est dans l'«état déconnecté». Bien entendu, j'ai maintenant récupéré ma mémoire ; je l'avais perdue tout d'abord ; elle est revenue, mais elle se tient à l'arrière-plan et n'intervient *automatiquement* qu'en cas de besoin. Quand ce n'est pas nécessaire, il n'y a plus de mental ni de pensée : seulement *la vie*.

Le troisième jour des amis s'invitèrent pour dîner et je leur dis : «D'accord, je vais préparer quelque chose.» Mais, chose inexplicable, je ne parvenais pas à sentir et à goûter correctement. Peu à peu, je me rendis compte que l'odorat et le goût s'étaient transformés. Chaque fois qu'une odeur pénétrait dans mes narines, elle affectait le centre olfactif de la même manière, qu'il s'agisse d'un parfum coûteux ou du fumier de vache. Et chaque fois que je goûtais un plat je ne goûtais que l'ingrédient dominant, les autres saveurs ne venaient que lentement ensuite. Je ne sentais vraiment que l'épice dominante : piment ou autre...

Le quatrième jour, c'est la vision qui subit un changement. Nous étions assis au restaurant Rialto et je pris conscience d'une formidable «vistavision», une sorte de miroir concave. Les objets venaient vers moi... bougeaient en moi... s'écartaient de moi. C'était pour moi un puzzle : mes yeux étaient comme une gigantesque caméra. Le foyer changeait sans que j'y sois pour quelque chose. J'ai maintenant pris l'habitude de ce puzzle. A l'heure actuelle, c'est ainsi que je vois. Quand vous m'emmenez dans votre voiture, je suis comme un opérateur jouant avec sa caméra.

Les autos venant en sens opposé *entrèrent* en moi ; celles qui nous dépassent *sortent* de moi, et, quand mes yeux s'arrêtent sur un objet,

ils le fixent avec une attention totale comme une caméra. Quand nous sommes rentrés du restaurant, j'ai regardé dans la glace pour voir ce que mes yeux avaient d'étrange et comment ils se fixaient. Aucun clignement. Le battement instinctif des paupières était définitivement interrompu.

Le quatrième jour, j'ai constaté un changement dans l'audition. J'ai entendu l'aboiement d'un chien : cet aboiement émanait de moi. Et il en était de même du mugissement d'une vache ou du sifflement d'un train. Tous les bruits avaient en moi leur source. Ils émanaient de moi et non de l'extérieur... Et il en est toujours ainsi.

C'est ainsi qu'en cinq jours mes sens se sont complètement transformés et le sixième jour j'étais couché sur un sofa, Valentine était dans la cuisine et tout à coup, mon corps disparut. Il n'y avait plus de corps. Je regardais ma main... (c'est dingue !... On va m'envoyer à l'hôpital des malades mentaux !)... Je regardais ma main... «Est-ce bien elle ?» Pas de doute sur ce point... mais si je touchais ce corps-rien ! je ne percevais que le point de contact... Alors j'ai appelé Valentine : «Vois-tu mon corps sur le sofa ? Rien en moi ne me dit que c'est bien mon corps». Elle toucha mon corps : «C'est bien ton corps». Mais cette affirmation ne m'apporta aucun réconfort, aucune satisfaction : «Qu'est-ce que c'est que ce drôle de truc ? Mon corps est absent». Mon corps s'en est allé et n'est plus jamais revenu. Les points de contact sont tout ce qui resté du corps. Rien d'autre, et cela parce que la vue est complètement indépendante du sens du toucher. Il ne m'est même pas possible de créer une image complète de mon corps puisque, là où il n'y a pas de sens du toucher, il y a des lacunes dans la conscience...

Le septième jour, j'étais de nouveau couché sur le sofa bien relaxé, savourant cet état déconnecté. Si Valentine entrait, je l'identifiais en tant que Valentine. Quand elle sortait, c'était fini, le vide... Plus de Valentine : «Qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne peux même pas imaginer à quoi ressemble Valentine !». J'écoutais les bruits qui venaient de la cuisine : «Qu'est-ce donc que ces bruits qui émanent des profondeurs de mon corps ?». Je ne pouvais pas établir de relation ; j'avais découvert que tous mes sens fonctionnaient sans mécanisme intérieur de coordination. L'élément coordinateur faisait défaut.

Quelque chose se produisit en moi : l'énergie vitale issue des diverses parties du corps convergeait vers un point focal. Je me dis alors : «Te voici maintenant parvenu au terme de la vie. Tu vas mourir !». J'appelai Valentine et je lui dis : «Je vais mourir, Valentine, et il te faudra disposer de mon corps. Remets-le aux médecins ; ils pourront peut-être l'utiliser. Je ne crois pas à l'incinération, ni aux funérailles, ni à tout ce bazar. Dans ton intérêt, tu devras en disposer. Il en viendrait un jour à sentir mauvais... Alors pourquoi ne pas t'en débarrasser ?». Elle me dit : «Tu es étranger. Le gouvernement suisse ne voudra pas de ton corps. Laisse tomber !...», et elle sortit. Et la même

histoire reprit : cet effrayant mouvement d'une force de vie, convergeant, semblait-il, vers un point donné... J'étais étendu sur le sofa. Le lit de Valentine était vide. J'allai m'y étendre, prêt à tout événement. Valentine allait et venait sans me prêter la moindre attention. Elle me disait : « Un jour, tu dis que telle chose a changé, le lendemain, c'est encore une autre chose et ainsi de suite ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? ». Elle n'avait jamais pris le moindre intérêt aux questions religieuses... « Tu dis que tu vas mourir. Tu ne vas pas mourir. Tu es bien, tu es gaillard et en pleine forme ! »... Le phénomène continua de suivre son rythme. Toute l'énergie vitale avançait vers quelque point focal situé je ne sais où. Tout se passait comme si l'objectif d'une caméra essayait de se refermer - c'est la seule comparaison qui me vienne. En fait, ma description est tout à fait différente de ce qui se passait réellement parce qu'il n'y avait alors personne pour employer mentalement ces termes. Tout cela fait partie de mon expérience vécue, sinon je ne pourrais pas en parler. Je constatais donc que l'objectif tentait de se reformer et qu'une certaine force tentait de le maintenir ouvert. Au bout de quelques temps cette résistance cessa, et soudain la fermeture s'opéra. Je ne sais ce qui arriva par la suite.

Le processus de cette « mort » avait duré quarante-neuf minutes. C'était comme une mort physique. Cela m'arrive encore maintenant : mes pieds, mes mains refroidissent, les battements du cœur ralentissent, le souffle également et il y a suffocation. Jusqu'à un certain point, vous êtes présent. Vous en arrivez, semble-t-il, à votre dernier souffle et c'est la fin... Ce qui arrive ensuite, personne n'en sait rien.

Quand je sortis de cet état, quelqu'un m'apprit qu'on m'appelait au téléphone. Je descendis répondre. J'étais hébété. Je ne savais pas ce qui m'était arrivé. La mort physique ?... Ce qui me rendit à la vie, je n'en sais rien. Combien de temps cela dura ? Je n'en sais rien... Je ne peux rien en dire parce que l'expérimentateur n'existait plus : il n'y avait personne pour *faire l'expérience de cette mort*. C'était donc fini... Et je me mis debout...

Je n'ai pas eu l'impression d'être un nouveau-né. Et pas question du tout d'*illumination* - mais les sujets d'étonnement de cette semaine, les « changements » visuels, gustatifs et autres étaient désormais des agencements inamovibles. J'appelle « calamités » l'ensemble de ces événements parce que, du point de vue de celui qui croirait voir là quelque chose de fantastique, de bienheureux - béatitude, amour, extase - il y a là en réalité une torture physique. De ce point de vue, il s'agit bien d'une « calamité ». Ce n'est pas une calamité pour moi, mais pour ceux qui s'imaginent que quelque chose de *merveilleux* va leur arriver... Supposez que vous vous faites une certaine image de New-York. Vous en rêvez, vous voulez y être. Quand effec-

tivement vous vous y trouvez, il n'y a rien de tout cela. Vous vous trouvez dans un lieu abandonné du ciel et que les diables eux-mêmes ont déserté. Ce n'est pas ce que vous avez tant cherché et voulu si intensément. C'est tout à fait différent. De ce qui *est* réellement, vous ne savez rien. Vous n'avez aucun moyen d'en savoir quoique ce soit : il n'y a là *aucune image*. Dans ce sens, je ne peux pas me dire à moi-même ou dire à quiconque : « Je suis un illuminé, un libéré, un homme libre ! Je vais libérer le genre humain »... Libre *de quoi* ? Et comment puis-je libérer quelqu'un d'autre ? Il ne peut en être question. Pour que ce soit possible, il me faudrait, comprenez-vous, me faire de moi-même l'image d'un libéré.

Le huitième jour, j'étais assis sur le sofa et tout à coup il y eût le déchaînement d'une *formidable énergie*. Elle secouait simultanément le corps, le sofa, le chalet et l'univers entier... Cela vibrait ! On n'aurait pu par ses propres moyens provoquer un tel ébranlement. C'était très soudain. Cela venait-il de l'extérieur ? De l'intérieur ? D'en haut ? D'en bas ? Je ne sais pas ; je ne pouvais en localiser l'origine. C'était partout... Et cela dura *des heures et des heures*. Je ne pouvais pas le supporter mais je ne pouvais davantage y mettre fin. J'étais totalement impuissant. Chaque fois que je m'asseyais, cela reprenait. La vibration ressemblait à une crise d'épilepsie. Mais cela dura *des jours et des jours* <sup>(4)</sup>...

Le corps n'en pouvait plus... C'était un très douloureux processus. Très douloureux. C'est une souffrance physique due au fait que le corps a ses limites. Il a une forme qui lui est propre et quand se produit une explosion d'énergie qui n'est ni à moi, ni à vous, ni à Dieu (quelque soit le nom que vous donniez à « Dieu »), c'est comme un fleuve en crue. L'énergie qui est à l'œuvre dans le corps n'en connaît pas ses limites, elle n'en est pas affectée, elle a son intensité propre. C'est une sensation des plus douloureuses. Ce n'est pas extase bienheureuse, béatitude ou autres détritrus. Sottises que tout cela. C'est une douleur réelle. Oh ! J'ai souffert ensuite des mois et des mois... Tout le monde y passe. Ramana Maharshi lui-même a souffert après Cela...

C'était une formidable cascade... des milliers de cascades... Souvenez-vous de la publicité des cigarettes Wills qui se trouve à l'aéroport. Il y a une alternance du mouvement conforme aux aiguilles d'une montre et du mouvement inverse : direct/inverse, Droite/gauche... Comme un atome, la force agit en vous, non sur quelque partie de votre corps mais sur le corps tout entier et c'est si pénible ! Vous avez la sensation que cette force vous enveloppe, qu'elle descend sur vous. Mais *d'où* descend-elle ? *D'où* vient-elle ? *Comment* vient-elle ? C'est chaque fois nouveau et très étrange, si nouveau que vous ne savez pas ce qui vous arrive ! Vous êtes couché dans votre lit et tout à coup ça commence... ça commence à bouger lentement... comme des four-

mis... Je croyais qu'il y avait des punaises dans mon lit. Je bondissais hors du lit ; Rien (Rire). Pas de punaises ! Alors je me recouchais, et de nouveau... Les cheveux sont électrisés et bougent aussi lentement...

La souffrance affectait tout mon corps. Ce corps, la pensée l'avait contrôlé si rigoureusement que lorsqu'elle se relâchait, l'ensemble du métabolisme était en émoi. Tout l'organisme se transformait à sa manière sans que j'y sois pour rien. Ce fut ensuite le tour des gestes des mains. Habituellement les mains se tournent de cette manière-ci (Démonstration), *mais au cours des six mois suivants de terribles douleurs* affectèrent la jointure des poignets et les mouvements se transformèrent : c'est pour cette raison que l'on a pu dire que mes gestes étaient des *mudras*<sup>(5)</sup>... Les douleurs atteignirent jusqu'à la moëlle des os. Chaque cellule se mit à changer ; cela continua pendant six mois, inlassablement. Après quoi les hormones sexuelles changèrent à leur tour et je ne savais plus si j'étais un homme ou une femme ; « Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? ». Voici qu'un sein poussait sur la partie gauche de mon corps. Je ne veux pas entrer dans les détails : il existe un enregistrement complet de tous ces phénomènes. Et tout cela allait bon train. Il fallut trois ans pour que ce corps adoptât enfin son rythme propre.

Q : *Pouvons-nous comprendre comment cela vous arriva ?*

U.G. : Non !

Q : *Pouvons-nous comprendre la nature de ce qui vous arriva ?*

U.G. : Vous pouvez lire la description des événements de ma vie.

Un point, c'est tout. Un jour, à mon quarante-neuvième anniversaire, quelque chose s'arrêta ; le lendemain, nouveau changement et ainsi de suite. Il y a un enregistrement de ces transformations successives. Quelle valeur peut-il avoir pour vous ? Aucune ! C'est d'ailleurs très dangereux dans la mesure où vous essaieriez de simuler les manifestations extérieures. Il y a des gens qui font des essais de ce genre et qui croient que quelque chose se produit. Moi, je me suis comporté normalement. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. C'était une étrange situation. Laisser un enregistrement ne sert de rien. Les gens tentent d'imiter cet état alors qu'il est absolument naturel. <sup>(6)</sup>

Je ne veux pas me comporter en exhibitionniste mais après tout, vous êtes des médecins. Il y a dans le symbolisme indien l'image du *cobra*. Voyez-vous ces gonflements-là ? Ils prennent la forme d'un cobra... C'était hier la nouvelle lune. Or le corps est affecté par ce qui se passe dans l'environnement. Il n'en est pas séparé. Ce qui arrive aussi là, c'est la réplique *physique*. Votre corps est affecté par tout ce qui se passe autour de vous et vous ne pouvez pas l'empêcher pour la simple raison que l'armure que vous avez bâtie autour de vous est détruite, ce qui rend le corps très vulnérable aux phénomènes qui se

produisent alentour... Au cours des phases de la lune (pleine lune, demi-lune, 1<sup>er</sup> quartier, etc...), ces gonflements prennent effectivement la forme d'un cobra. C'est peut-être la raison pour laquelle certains ont créé toute une imagerie, celle de Shiva entre autres. Mais pourquoi la forme du *cobra* ?... J'ai demandé à de nombreux médecins pourquoi tel gonflement se produit justement à tel endroit donné, mais personne n'a pu me fournir une réponse satisfaisante. J'ignore s'il s'agit de glandes ou de quelque chose d'autre...

Il y a certaines glandes - j'en ai discuté bien des fois avec des médecins qui font des recherches sur les glandes *closes* (endocrines). Ces glandes-là seraient ce que les Indiens appellent *chakras* et on les situe effectivement aux endroits mêmes où les Indiens ont localisé les chakras. Il y a là notamment une glande appelée *thymus* <sup>(7)</sup> qui est très active chez l'enfant qui a des sensations extraordinaires. Quand on atteint la puberté, cette intensité, dit-on, s'assoupit. Lorsque le changement d'état intervient - autrement dit lorsque vous re-naissez - cette glande est automatiquement activée et toutes les sensations (*feelings*) se situent là. Je dis bien *sensations*, et non pas émotions ou pensées et vous ressentez pour quelqu'un d'autre. Si quelqu'un se blesse là, la blessure est ressentie ici - ce n'est pas une souffrance, mais une sensation. Automatiquement vous vous exclamez : Ah !...

Cela m'arriva réellement alors que je séjournais dans une plantation de café : une mère se mit à battre son petit enfant. Elle était folle, folle à lier et elle frappait si fort que l'enfant en devint tout bleu. Lorsque quelqu'un me dit : « Pourquoi n'intervenez-vous pas pour arrêter la mère ? », j'étais là, paralysé par une intense perplexité. « Qui dois-je plaindre : la mère ou l'enfant ? ». L'un et l'autre étaient dans une situation ridicule : la mère ne pouvait maîtriser sa colère et l'enfant était si désarmé, si innocent ! Et cela continua de me travailler ; par la suite je découvris les marques de coups sur mon dos : c'est donc que je participais moi aussi à cette action ! (je ne dis pas cela pour ma défense). Un tel phénomène est possible parce que la conscience ne peut être *divisée*. Tout ce qui arrive alentour vous affecte. C'est une *affection* comprenez-vous. Il n'est pas question de vous ériger en juge à l'égard de qui que ce soit. Une situation donnée vous entraîne à participer. Vous êtes impliqué dans tout ce qui arrive...

*Q : Dans l'univers entier ?*

U.G. : Non, l'univers est trop vaste. Il s'agit de ce qui arrive *dans votre propre champ de conscience*. Bien entendu la Conscience ne connaît pas de limites... En ce qui vous concerne, il y a une action immédiate et réciproque à l'égard de ce qui se produit dans *votre* champ de conscience, dans le champ limité où vous opérez à un moment donné vous réagissez (même si en réalité, ce n'est pas *vous* qui réagissez)...

Et il se trouve également dans votre corps d'autres glandes - de nombreuses glandes, par exemple la glande pituitaire, le « troisième œil » nommé *ajna chakra* (8). Dès que l'interférence de la pensée est interrompue, la pensée est relayée par cette glande. C'est cette même glande qui transmet au corps des instructions ou des ordres. Ce n'est plus la pensée. La pensée ne peut intervenir (d'où sans doute le nom d'*ajna chakra* (8). Je ne tente pas d'interpréter le processus mais seulement de vous en donner une idée). Seulement voilà : vous avez bâti une armure au moyen de la pensée et vous ne permettez pas d'être affecté par ce qui advient.

Comme il n'y a plus personne qui utilise la pensée en tant que mécanisme d'auto-protection, elle brûle et se volatilise totalement. Elle subit une combustion - une ionisation (si je peux utiliser l'un de vos termes scientifiques). La pensée après tout, c'est une *vibration* et quand se produit cette ionisation, elle explose et parfois couvre tout le corps d'une substance analogue à la cendre. Votre corps en est couvert quand aucun besoin de la pensée ne se fait sentir. Quand vous ne vous en servez pas, qu'advient-il d'elle ? Elle se consume et c'est l'énergie qui, par combustion, se dégage. Le corps s'échauffe. Il y a en lui une formidable chaleur et toute la peau, de la tête aux pieds, est couverte de cette substance analogue à la cendre.

C'est là une des raisons pour lesquelles j'exprime ce phénomène en termes physiques et physiologiques. Il n'y a là aucun contenu psychologique, aucun contenu mystique, aucune harmonique d'accent religieux. *C'est ainsi que je le vois*. Je suis tenu de le préciser et je ne me préoccupe pas de savoir si oui ou non vous l'acceptez. C'est pour moi sans importance...

Ce genre de chose a dû arriver à bien des gens. Je dis volontiers que cela arrive à une personne sur un million, et vous êtes cette personne sur un million. Ce n'est pas une chose à laquelle on est spécialement préparé. Aucune méthode de « purification » n'est indispensable, aucune *sadhana* n'est indispensable, aucune préparation ne s'impose pour qu'elle se produise. La conscience a besoin d'un déversement. Elle doit se purger de toute trace de sainteté, de toute trace de « péché » : tout, même ce que vous considérez comme sacré et saint est une contamination dans la Conscience. Cela s'opère sans effort, sans volonté de votre part et quand les frontières sont brisées *sans votre intervention*, les vannes s'ouvrent et tout s'en va. Dans un tel processus de décharge, vous avez toute les visions possibles. Ce n'est pas une vision intérieure ou extérieure : c'est soudain vous-même, toute votre conscience qui prend la forme de Jésus, Mahavira, Mahomet, Socrate - pas les « grands hommes », pas les « leaders de l'espèce humaine », c'est très étrange... ceux-là seulement à qui cette sorte est arrivée...

L'une de ces « formes » se trouvait être un homme haut en couleur (mais pas exactement un homme de couleur) et il m'était possible alors de décrire son aspect. Puis ce fut une femme dotée de seins, cheveux flottants, une femme nue. On m'avait dit qu'il y avait ici en Inde deux saintes, Akkamahadevi et Lalleswari, des femmes nues... Et tout à coup voilà que vous possédez deux seins, des cheveux flottants et jusqu'à des organes féminins...

Mais il y a ici encore une division, une distinction entre vous-même et la forme que vous avez assumée, par exemple la forme de Boudha, celle de Jésus, celle de Dieu sait qui !... Et la question se pose : « Comment sais-je que je me trouve dans cet état ? ». Mais cette division-là ne peut se maintenir ; elle disparaît et quelque chose d'autre apparaît. Ces phénomènes sont arrivés à des centaines de gens. Cela fait partie de l'histoire : de nombreux *rishis*, quelques Occidentaux, de nombreuses femmes ont vécu d'étranges événements. Dites-vous bien que *tout* ce dont ces gens-là ont fait l'expérience fait partie de *vo*tre conscience. J'emploie volontiers là formule : « Les Saints font leur sortie »... Dans le Christianisme, on chante un hymne : « Lorsque les Saints font leur entrée (Oh ! when the saints goes marching in). Mais les saints doivent *sortir* de notre conscience parce qu'ils ne peuvent s'y maintenir, parce que tout cela est une impureté, une *contamination*...

On pourrait dire - mais je n'entends pas formuler ici une hypothèse catégorique ! - que c'est probablement l'impact sur la conscience de l'explosion de ces saints, de ces sages, de ces sauveteurs de l'espèce humaine qui provoque en nous cette insatisfaction, que *Cela* qui est en vous appelle en quelque sorte l'explosion. Il en est peut-être ainsi - je ne peux rien dire sur ce point. On pourrait dire que *tous* ces êtres résident dans votre conscience, pour vous pousser vers ce point extrême. Une fois leur but atteint, leur tâche accomplie, ils s'en iraient... Ce n'est là de ma part que pure spéculation. Quoiqu'il en soit, ce déferlement du bien et du mal, de la sainteté et du « péché », doit se produire sinon votre conscience est toujours polluée, toujours impure. Cette liquidation accélérée prend cependant du temps et quand elle est achevée, vous êtes ramené à l'état de conscience primitif, primordial. La conscience désormais purifiée *de sa propre initiative* est intangible. Rien ne peut plus la contaminer. Le passé est toujours là, mais il ne pourra jamais plus influencer vos actions.

Toutes ces visions, tous ces phénomènes se produisirent trois ans durant après la « calamité ». Tout est maintenant consommé. L'état de conscience *divisé* ne peut plus du tout fonctionner. La conscience est indivise. Rien ne peut la toucher. Tout peut intervenir : une pensée « bonne » ou « mauvaise », le numéro de téléphone d'une prostituée de Londres. Au cours de mes errances dans cette ville, j'avais

coutume de regarder ces numéros fixés sur les arbres. Je n'avais pas envie d'aller chez la prostituée mais ces chiffres m'intéressaient... A vrai dire, je n'avais rien d'autre à faire. Pas de livre à lire... Un numéro se trouve inscrit là, il se répète ailleurs... Peu importe ce qui surgit là : c'est bon, c'est mauvais, sacré ou profane. Mais *qui* est présent là pour dire « Ceci est bien, cela est mal ? ». Cette dualité n'est plus. C'est pourquoi je suis disposé à utiliser le mot *d'expérience religieuse*, mais pas dans le sens courant du mot « religion ».

Une telle expérience vous ramène à la source. Vous êtes de nouveau dans l'état de conscience primitif, primordial, dans l'état de « conscience pure »<sup>9</sup>. Appelez cet état : « Présence pure » ou tout autre terme à votre guise. Dans cet état, les événements se produisirent et il n'y a personne pour s'y intéresser, personne pour les observer. Ils vont et viennent à leur manière, comme coule l'eau du Gange, emportant, telle une canalisation d'égout avec les corps à demi-carbonisés à la fois le bien et le mal. Et l'eau ne perd jamais sa pureté.

Ce qu'il y eut de plus énigmatique et de plus ahurissant se produisit lorsque les activités sensorielles adoptèrent leur cours indépendant. Il n'y avait plus de coordinateur reliant les divers sens et cela entraînait de terribles problèmes. Valentine dut traverser toutes ces péripéties. En promenade, si je regardais une fleur et si je lui disais : « Qu'est-ce que c'est que ça ? », elle devait répondre : « C'est une fleur ». Un peu plus loin, regardant une vache, je disais : « Qu'est-ce que c'est que ça ? ». Comme un bébé, il me fallait tout apprendre, enfin il ne s'agissait pas exactement de ré-apprendre mais *tout* se tenait à l'arrière-plan et ne se présentait jamais spontanément. Et je me disais : « Mais qu'est-ce que c'est que ce business de dingue ? ». Je suis obligé d'employer ces mots-là et pourtant, je ne me sentais jamais dans un état absurde. J'étais un homme très sain, agissant normalement, tout se passait bien et j'étais cependant condamné à poser ces questions ridicules sur les objets qui se présentaient. « Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cela ? »... C'est tout. Pas d'autres questions. Valentine ne savait pas plus que moi comment se comporter dans ce drôle de business ! Elle alla même voir à Genève un éminent psychiatre. On peut dire qu'elle s'y précipita : elle voulait à tout prix comprendre et pourtant elle sentait bien qu'il n'y avait réellement rien de « dingue » en moi. Si j'avais seulement fait quelque folie, elle m'aurait quitté, mais cela n'arriva jamais. Seulement ces bizarreries : qu'est-ce que ceci, cela et encore... Pour elle comme pour moi, c'en était trop. Elle se rendit donc chez ce psychiatre qui lui dit : « Sans voir la personne, je ne peux rien dire. Amenez-la moi. » Moi, je savais bien qu'il s'était passé en moi quelque chose de fantastique. Ce que c'était, je n'en sais rien et je peux dire que cela ne me tracassait pas : « Pourquoi deman-

der si cet animal est une vaché ? Qu'est-ce que cela peut bien faire que ce soit une vache, un âne ou un cheval ? » Cette situation abasourdisante dura très longtemps. Toute la connaissance antérieure était reléguée à l'arrière-plan. Il en est de même aujourd'hui; mais je ne pose plus ces questions-là. Quand je regarde quelque chose, je ne sais vraiment pas ce que je regarde ; c'est pour cela que je me dis en état de *non-connaissance*. Quand vous vous trouvez dans cet état à la faveur d'une « chance » ou de quelque étrange hasard, tout phénomène arrive à sa manière. Vous êtes toujours en état de *samadhi* et il ne peut être question d'y entrer ou d'en sortir. Vous êtes toujours *dans cet état*. Je n'aime guère employer le mot de *samadhi*, alors je parle d'un état de non-connaissance. Et vous ne savez absolument pas ce que vous regardez...

Je n'y peux rien. Pas question de revenir en arrière... C'est définitif! je fonctionne d'une manière différente : j'emploie ces mots pour vous faire sentir ce qu'il en est !

*En apparence* il y a quelque différence. Comprenez-bien la difficulté que j'éprouve lorsque les gens viennent me voir : ils ne semblent pas capables de comprendre la manière dont je *fonctionne* et je ne suis pas capable de comprendre la manière dont *ils fonctionnent*. Dans ces conditions, comment pourrions-nous poursuivre un dialogue? Nous sommes obligés de l'interrompre. Je parle comme un maniaque délirant : la différence entre le maniaque et moi est de l'épaisseur d'un cheveu. C'est pourquoi j'affirme que vous n'avez le choix qu'entre deux attitudes : écarter mes propos d'une *chiquenaude* ou bien prendre la fuite.

Fondamentalement il n'y a absolument pas de différence : soit par hasard, soit par une chance exceptionnelle, ce genre d'événement se produit et c'est alors que votre ancien mode de fonctionnement est définitivement stoppé».

*Q : Les « réalisés » différent-ils également entre eux ?*

U.G. : Oui, parce que leur arrière-plan est différent. L'arrière-plan seul a faculté de s'exprimer... La manière dont je me rends compte du mien est déterminé par mon passé de luttes, par la voie que j'ai suivie, par mon rejet de la voie suivie par d'autres. Un point, c'est tout. Je ne peux pas m'expliquer sur ce que j'ai pu faire ou ne pas faire par moi-même : c'est donc que cela ne m'a pas aidé...

*Q : Mais un homme tel que vous (je regrette d'avoir à employer le mot) est différent de nous. Nous, nous sommes impliqués dans nos pensées.*

U.G. : Cet homme-là diffère non seulement de vous mais aussi, à cause de son propre conditionnement, de tous ceux qui sont censés être dans le même état que lui.

*Q : Bien que chacun de ceux qui sont censés avoir subi l'explosion soit unique, il semble bien qu'il existe entre eux certains caractères communs?*

U.G. : Cela, ce n'est pas mon problème. Il semble que ce soit le vôtre. Je ne me compare jamais avec personne d'autre.

Et c'est là tout ce que je peux vous dire. Ma biographie s'arrête là. Il n'y a et il n'y aura jamais rien de plus à écrire. Si les gens viennent me poser des questions, je leur réponds. S'ils s'abstiennent, cela me laisse indifférent ; je ne suis pas établi dans le « sacré commerce » de libérer les peuples. Je n'ai aucun message à transmettre à l'espèce humaine sinon l'affirmation que tous les systèmes visant à l'« illumination » sont des blagues et que tous les bavardages relatifs à une mutation psychologique par la voie de la « conscience pure » sont des foutaises. La *mutation psychologique* est impossible. *L'état naturel* ne survient qu'à la faveur d'une *mutation biologique*.

(à suivre)

(1) Avril 1967.

(2) Juillet 1967.

(3) Le jour même de son anniversaire. Sa quarante-neuvième année.

(4) Une note précise que U.G. resta alité pendant trois jours, le corps torturé par une souffrance qu'il ressentait dans chaque cellule. Les explosions d'énergie se produisirent d'une manière intermittente au cours des trois mois qui suivirent.

(5) Gestes mystiques exprimant l'adoration. Selon Ma Ananda Moy, il en existe plusieurs sortes (Ex. : le JNANA MUDRA, correspondant au yoga de la connaissance). Ces postures comporteraient certaines contractions musculaires).

(6) Un note de l'éditeur, très détaillée, résume ici les témoignages des amis d'U.G. décrivant certains « gonflements » de formes, de couleurs variées qu'ils ont pu observer sur son torse et sur sa tête. Le cobra et autres images traditionnelles de l'hindouisme et du bouddhisme apparaissent sur lui par intermittence comme une illustration vivante de la symbolique indienne. L'auteur qui se considère comme pratiquement athée ou du moins « hérétique » ne semble admettre ces faits qu'à contre-cœur (N.d.T.).

(7) glande située devant la trachée et qui n'est développée que chez l'enfant et chez les animaux (Larousse).

(8) Qui désignerait littéralement l'ordre, le commandement.

(9) AWARENESS.



## METAPHYSIQUE ET GNOSE

Ces quelques lignes pour une mise au point. La réflexion proposée dans le précédent Cahier appelait quelques précisions qui permettent de distinguer plus soigneusement Métaphysique et Gnose. La Métaphysique seule est impuissante à décrire toute la Gnose qui est une expérience de Vie, au-delà de toutes les catégories du mental, de la Vie en sa totalité, et donc infiniment complexe, imprévisible, libre. A tel point qu'on peut dire, avec Nisargadatta, que le concept d'expérience, supposant toujours le maintien obstiné d'une dualité, ne convenait pas quand l'Un se savoure lui-même. Toutes les catégories du mental, pour exister, se doivent d'obéir à la loi d'opposition-exclusion. C'est pourquoi Jésus imposait la formule : «un mouvement *et* un repos», pour briser le carcan du mental. C'est aussi pourquoi Jésus ne répond même pas à certaines questions des disciples : le Royaume est l'Inconnu, comme dirait Krishnamurti, et le mental ne fait que labourer, indéfiniment, les aires du connu. Et néanmoins le Royaume est sous nos yeux... Il faut donc se frotter aux contradictions de l'éthique gnostique, par exemple agir/non agir, pour transgresser les limites humaines de la pensée esclave du sens du moi. Le mental peut décrire la flamme, ses éléments, son processus : il ne devient jamais cette flamme brûlant, éclairant. La Gnose l'est.

Bien sûr, la Métaphysique n'est pas prisonnière du mental. Sa prétention de rationalité, qui est sa raison d'être, comme de tout discours, constitue cependant sa limite. Bien sûr, la Métaphysique est un discours sur l'expérience libératrice. La Gnose est la Réalisation et la Voie, en même temps que la juste appréciation des termes de ce discours. Mais dans un silence qui englobe tout. La Métaphysique redresse le mental, purifie l'intelligence, oriente l'action, signale les obstacles. La Gnose exerce une souveraineté qui comprend tout. Le logion 67 en apporte la preuve.

Il est nécessaire de rappeler que la Gnose est une activité essentiellement créatrice, et que rien ne la limite. C'est pourquoi elle invente des langages, ou se répand par le silence. C'est pourquoi les arts, souvent, seront plus propices à cette création. A condition de transpercer la carapace du paraître soigneusement déguisée en culture officielle. La Gnose détient seule enfin le secret du jeu confrontant le même et son différent - ce visage peint sur la couverture de nos Cahiers - Ce que Métaphysique ne saurait dire. La Gnose, respectueuse du Mystère de la «création», nous confirme, bien que modestement, la splendeur de notre destin.

R. Oillet

## ABHINAVAGUPTA

### HUIT STANCES SUR L'INCOMPARABLE

*Abhinavagupta vivait au Cachemire à la fin du X<sup>ème</sup> siècle et au début du XI<sup>ème</sup>.*

*Nous savons peu de choses de sa vie et de son œuvre. Ce sont surtout les travaux de Lilian Silburn qui ont fait connaître son enseignement en France. Elle a en particulier traduit et commenté les Hymnes de Abhinavagupta <sup>(1)</sup>, dont font partie Huit stances sur l'incomparable que nous reproduisons ici. Elle a également publié un ouvrage <sup>(2)</sup> qui fait de larges emprunts à Abhinavagupta.*

*S'il fallait le comparer à d'autres grands maîtres, nous dirions qu'en dépit de la similitude de vocabulaire avec Sankara, il s'apparente plus à Maître Eckhart qu'au métaphysicien hindou en ce sens que chez lui la libération n'est pas connaissance seule, mais aussi, comme chez le maître rhénan, énergie qui se déploie et se résorbe. Ce qui nous rapproche aussi de l'Évangile selon Thomas : « Je suis la Lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi ».*



1. Ici nul besoin de progrès spirituel ni de contemplation, ni d'habileté de discours, ni d'enquêtes, (nul besoin) de méditer, ni de se concentrer, ni de s'exercer aux prières marmonnées. Quelle est, dis-moi, la Réalité ultime absolument certaine ? Ecoute ceci : ne prends ni ne laisse, tel que tu es, jouis heureusement de tout.

2. Du point de vue de la Réalité absolue, il n'y a pas de transmigration. Comment alors est-il question d'entrave pour les êtres vivants ? Puisque l'être libre n'a jamais eu d'entrave, entreprendre de le libérer est vain. Il n'y a là que l'illusion de l'ombre imaginaire d'un démon, corde prise pour un serpent qui produit une confusion sans fondement. Ne laisse rien, ne prends rien, bien établi en toi-même, tel que tu es, passe le temps agréablement.

3. Dans l'Inexprimable, quel discours peut-il y avoir et quelle voie différencierait adoré, adorant et adoration ? En vérité pour qui et comment un progrès se produirait-il, ou encore qui pénétrerait par étapes (dans le Soi) ? Oh Merveille ! cette illusion, bien que différenciée, n'est autre que la Conscience-sans-second. Ah ! tout est essence très pure éprouvée par soi-même. Ainsi ne te fais pas de soucis inutiles.

4. (Cette) félicité n'est pas comme l'ivresse du vin ou celle des richesses ni même semblable à l'union à la bien-aimée. L'apparition de la Lumière consciente n'est pas comme un faisceau de lumière que répand une lampe, le soleil ou la lune. Quand on se libère des différenciations accumulées, l'état de bonheur est une allégresse comparable à la mise en terre d'un fardeau, l'apparition de la Lumière est l'acquisition d'un trésor oublié : le domaine de l'universelle non-dualité.

5. Attirance et répulsion, plaisir et douleur, lever et coucher, infatuation et abattement, etc... tous ces états participant aux formes de l'univers se manifestent comme diversifiés mais en leur nature ils ne sont pas distincts. Chaque fois que tu saisis la particularité d'un de ces états, attentif aussitôt à la nature de la Conscience comme identique à lui, pourquoi, plein de cette contemplation, ne te réjouis-tu pas ?

6. L'efficacité de ce qui existe actuellement n'existait pas auparavant ; de façon soudaine, en effet, surgissent toujours les choses en ce monde. A quelle réalité peuvent-elles prétendre, ainsi troublées par la confusion déformante de l'état intermédiaire ? (Quelle réalité) y a-t-il dans l'irréel, l'instable, le falsifié, dans un amoncellement d'apparences, dans l'erreur du rêve ? Reste par-delà l'imperfection propre aux angoisses du doute et éveille-toi.

7. L'inné ne (peut être sujet) au flot des existences objectives ; celles-ci ne se manifestent qu'éprouvées par toi. Bien que privées par nature de réalité, en un instant, par la faute d'une erreur de perception, elles prennent part au réel. Ainsi jaillit de ton imagination la grandeur de cet univers puisqu'il n'existe pas d'autre cause à son apparition. C'est pourquoi, par ta propre gloire, tu resplendis dans tous les mondes et, bien qu'unique, tu es l'essence du multiple.

8. Lorsque surgit la Conscience en tant que contact immédiat avec soi-même (alors) le réel et l'irréel, le peu et l'abondant, l'éternel et le transitoire, ce qui est pollué par l'illusion et ce qui est la pureté du Soi apparaissent radieux dans le miroir de la Conscience. Ayant reconnu tout cela à la lumière de l'essence, (toi) dont la grandeur est fondée sur ton expérience intime, jouis de ton pouvoir universel.

(1) Ed. de Boccard, 1970, Paris.

(2) LA KUNDALINI, L'ENERGIE DES PROFONDEURS, les Deux Océans, 1983, Paris.

## BRICOLER DANS L'INCURABLE

Le mot est de Cioran, penseur indépendant qui a souvent été cité dans ces Cahiers, qualifié même de « gnostique noir », c'est-à-dire d'un pessimisme noir. Voyons donc ce qui serait incurable, ne permettant que bricolage ou rafistolage ?

Dans l'expérience libératrice se produit une sorte de télescopage entre deux révélations concomitantes : celle de l'incomensurable inanité du monde personnel, et celle de l'apparition, à nu, du témoin. Celui-ci est un regard pur, non pollué par l'identification au corps-mental. Il se situe en un point de vue qu'on pourrait presque qualifier de cosmocentrique, par opposition à égocentrique, parce qu'il n'est pas lié par un quelconque intérêt au « spectacle », parce qu'il est sans parti pris, bien qu'intellectuellement très alerte. Le témoin, pour reprendre une formule célèbre, est « maître et possesseur » de ces deux auxiliaires de l'aliénation personnelle : la mémoire et l'imagination, dont le fonctionnement naturel n'entame pas son indépendance. Malgré l'oculaire déformant ou tout simplement limitatif de la conscience, le témoin est témoin du réel à tous les niveaux de la manifestation. Quoiqu'il arrive, il demeure stable en la certitude que tout est un et que l'Un est tout. C'est de lui qu'on peut dire qu'il est « dans » le monde et non pas « du » monde. Le discernement, la discrimination qui composent la Connaissance - la Gnose ipso facto - et qui se rapportent au réel et au non-réel, constituent l'autorité du témoin.

Voilà ce qui arrive : l'examen scientifique des modalités de fonctionnement du monde personnel, qui peu d'ailleurs être considéré comme l'activité par excellence du témoin, peut fort bien induire un pessimisme noir à la Cioran. En effet, le mécanisme du développement des formes personnelles, de leur multiplication, obéit à une logique apparemment absurde : comment parvenir à donner consistance et cohérence à l'existence personnelle séparée, ce mirage ? Et il y a plus grave : la tentation d'y porter remède, car le cauchemar reste cauchemar et parfois il s'aggrave. Quel hasard d'avoir voulu appeler cela révolution, quand ce mot désigne littéralement un mouvement qui revient à son point de départ. L'Histoire est le cimetière de nos vouloir-vivre, de toutes nos illusions et de nos bonnes volontés. Personne n'a encore établi pourquoi cette fameuse communication tant prisée des psychologues modernes, était impossible. C'est qu'un rêveur ne communique jamais avec un autre rêveur. Le désenchantement est toujours la conséquence des erreurs de perspective auxquelles entraîne le mental. De là naît le désespoir : mais ne pourrait-on pas dire qu'il est *aussi* dans le rêve ? Cette remarque n'offre-t-elle pas une autre voie, une sortie du territoire de l'ego ? « Le grand personnage », la créature que Maître Eckhart qualifie de « néant », c'est l'imagination du « moi » qui s'est greffée sur la conscience des phéno

mènes divers, et fort complexes qui affectent «cet» organisme, pas «mon»... Les problèmes - la souffrance, il faudrait dire - n'apparaissent qu'avec la particularisation frauduleuse d'un «moi». C'est au niveau de cette représentation abusive que se situe le cauchemar, avec l'incurable misère qu'il engendre.

Le témoin est témoin du réel dans le flux des courants de la manifestation. Il réalise que le Royaume est un mouvement *et* un repos, ce qui semble être une condition de l'existence. Il assiste aux jeux de la dualité et se garde autant de l'identification que de la moindre négligence à l'égard de cet organisme qui lui sert de poste d'observation. Il se connaît à la fois limité par cette existence conditionnée et participant à la nature immuable du Père dont il se sait dépositaire d'un sens unique du réel. C'est le témoin qui proclame : «Pas deux» ou «Autre que Lui n'est pas». Il s'éprouve lumière en même temps qu'il se joint à cette ronde d'images, sans répulsion. Sans dommage pour sa nature propre, il traverse le champ volcanique des devenirs. La vie gnostique est là tout entière : certitude, courage, probité, générosité. Si bien que la question du pessimisme ou de l'optimisme n'est d'aucune actualité à qui sait prendre la mesure du temps et de l'éternité. Le monde voulu par l'homme, cette Tour de Babel construite par le mauvais génie du dualisme, n'entame pas sa sérénité profonde. Le gnostique sait que le meilleur habite le monde et qu'il en est inexpugnable, comme l'ivraie et l'égoïsme, et que seule la moisson de la Réalisation opère le tri du vrai et du faux. Sans refuser de se montrer solidaire de l'humaine engeance, et à l'occasion, secourable, il ne rêve pas des «changements» espérés à tourner et retourner sempiternellement la même pâte empoisonnée. Sa maison indestructible est un lieu a-topique, inaccessible au mental, où il se connaît et est connu, Un avec le Parfait. Cioran parle trop rarement de cette instance suprême qui ne s'identifie à aucune image et qui juge souverainement que le monde est un cadavre. Or si je sais, de certitude, que le monde est un cadavre, n'est-ce pas parce que je suis vivant ?

En travaillant exclusivement, passionnément, de l'autre côté de la lunette «conscience», dans le foisonnement du monde, je me condamne à bricoler dans l'incurable. je commets un faux pas qui provoque toute la misère du monde, étant entendu que c'est «mon» monde, fait à mon image. Quant à l'ultime tragédie, celle de «ma» mort, puis-je seulement espérer qu'elle délivre de l'illusion ? Le témoin, par contre, même en proférant le «je» de l'expérience, garde la présence de la lumière. Riche de ce joyau impérissable, il ne craint aucune menace «extérieure». Il jouit de l'équanimité, fruit de la délivrance.

R. Oillet

BROSSE (Dr Thérèse).- Shri Aurobindo - Mère : Shiva - Shakti. Le laboratoire de l'homme de demain.- Paris, Dervy-Livres, 1984 (Collection «Mystiques et Religions»).

Les participants au Colloque d'Août 1979 à Marsanne ont eu le privilège d'entendre une très enrichissante causerie du Dr Thérèse Brosse qui venait de publier, cette même année, un ouvrage qui devait faire date <sup>(1)</sup>. Sa forme scientifique, sa participation aux activités de l'Unesco, les missions qu'elle avait exécutées en Inde, ses affinités avec l'enseignement de Krishnamurti lui conféraient une autorité décisive pour réaliser une synthèse magistrale appuyée sur une documentation très nourrie de données scientifiques étrangement proches de la tradition primordiale indienne, quoiqu'en puissent penser les tenants obstinés d'un rationalisme aujourd'hui dépassé. Pour employer le langage «médiatique» à la mode, le Congrès de Cordoue fut en 1979 une «grande première» en ce qui concerne la reconnaissance d'une telle parenté et Thérèse Brosse pouvait à bon droit célébrer au cours de sa causerie, les «merveilleuses années 70».

En 1976, Satprem avait publié un ouvrage <sup>(2)</sup> dont l'auteur de la *Conscience - Energie* ne pouvait manquer de souligner l'importance en évoquant le message de Shri Aurobindo et l'extraordinaire figure de sa compagne dont le témoignage est, selon le Dr Brosse, «d'une valeur d'autant plus grande qu'il émane d'aucun conditionnement de la part d'une enfant puis d'une adulte qui ne sait rien et ne croit en rien mais dont l'existence se déroule dans l'endroit énergétique d'un monde dont nous ne connaissons que l'envers intellectuel» - observation capitale en ce qui concerne la gnose contemporaine.

La grande découverte d'Aurobindo-Shiva fut de décrypter le langage de la tradition primordiale conservée dans les textes védiques et notamment dans le *Rig-Veda* et d'en rechercher le secret <sup>(3)</sup>. Le principe de ce nouveau yoga consiste à substituer à l'«évasion» spirituelle éprise de salut individuel une descente dite «supramentale» (le «Divin» selon Mère) dans l'abîme corporel de la matière. Cette «descente aux enfers» est familière aux religions d'Occident mais elle y demeure, semble-t-il, au niveau que notre gnose qualifie de «psychique». Pour le couple Shiva-Shakti il s'agit, renonçant aux spiritualismes irréalistes, de découvrir consciemment dans le corps le secret d'une mystérieuse «involution» et la mutation de la matière «involuée».

C'est à la femme - à la Shakti - qu'il appartient d'effectuer cette dangereuse plongée et Shri Aurobindo disparut emportant son secret

après avoir confié à sa compagne le soin de réaliser cette « alchimie » source éventuelle de la victoire sur la mort...

L'*Agenda* de Mère <sup>(4)</sup>, Les travaux de Satprem <sup>(5)</sup>, son confident émerveillé, ont permis au Dr Brosse de définir dans ce nouvel ouvrage le processus de la descente et la synthèse de ces expériences qui rejoignent les recherches contemporaines sur la *nature* de la matière de même que le langage simple et direct de la Mère s'apparente au vocabulaire complexe des chercheurs scientifiques. C'est dire qu'on lit d'une traite l'ouvrage de Thérèse Brosse de même qu'on écoutait jadis passionnément l'auteur de la *Conscience - Energie*.

La gnose aujourd'hui en effet ne peut demeurer sourde à l'appel de la « Conscience de vérité » dont Thérèse Brosse proclame l'avènement avec une ferveur contagieuse. Nous savons que les questions fondamentales qu'elle pose dans son ouvrage s'imposent avec une urgence particulière en cette fin de cycle.

En ce qui concerne la vertigineuse « descente » de Mère pour beaucoup d'entre nous le mystère demeure. A-t-elle en franchissant la « trame du mental physique » - étape ultime d'une aventure sans précédent - opéré la mutation suprême ? La foudroyante « illumination » de Satprem immédiatement après la « mort » de la Shakti en offre un troublant témoignage...

Une aventure *sans précédent* ?... C'est exact si l'on considère l'ampleur de l'entreprise et la vénérable tradition védique à laquelle elle entend expressément se rattacher ?... Quant au *fait brut* de la mutation biologique, il semble qu'une telle « alchimie » se soit effectuée au cours des transformations physiologiques douloureusement subies par certains éveillés. Nous en voyons un exemple récent dans la « calamité » décrite par U.G., cet « athée », cet « hérétique » qui semble renier sa propre tradition et ne se résigne qu'à regret à « retrouver » les mots sanscrits !... Il s'agit là, bien entendu, d'un « climat » totalement différent. Dans son effort de démystification, U.G. refuse ou semble refuser le support d'une métaphysique. Cela lui est tombé dessus « comme une tonne de briques » ! A-t-il simplement *subi* ce que Mère a délibérément recherché ? Il existe en tous cas une curieuse analogie entre les constatations physiologiques observées par ces deux « athées » déconditionnés... On peut se demander également si les plus éclairés des alchimistes d'autrefois ont exprimé par des symboles des recherches de même nature... On peut songer aux anciens sages taoïstes qui préparaient leur corps à l'immortalité... Personne en tout cas ne semble avoir aussi farouchement affronté cet ultime secret de la matière dont la clé consacrerait la libération absolue à l'égard du mental en désarmant le piège mortel des « routines » inscrites dans le « mental » de nos cellules.

La valeur du corps en tant qu'instrument de connaissance s'impose impérieusement à notre époque. Et comment ne pas constater une

fois de plus la merveilleuse continuité de la gnose en retrouvant, à propos de cette mutation biologique si âprement recherchée, l'un des logia les plus secrètement révélateurs de l'*Évangile selon Thomas* :

Si la chair a été cause de l'esprit,  
c'est une merveille.  
Mais si l'esprit a été cause du corps,  
c'est une merveille de merveilles...(Logion 29)

Paule Salvan

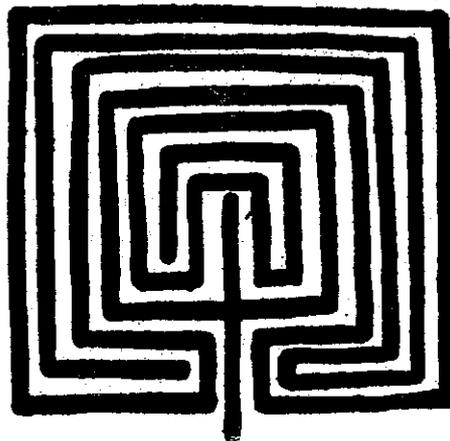
(1) BROSSE (Thérèse). *La Conscience-Energie. Structure de l'homme et de l'univers. Ses implications scientifiques, sociales et spirituelles.* Sisteron, Ed. Présence, 1978.

(2) SATPREM. *Mère ou le matérialisme divin. I. Paris, Ed. Robert Laffont, 1976.*

(3) AUROBINDO (Shri). *Le Secret du Veda.* Paris, Fayard, 1975.

(4) L'AGENDA DE MÈRE. Paris, Institut de recherches évolutives, 1951-1973, 13 volumes.

(5) SATPREM. *Le Mental des Cellules.* Paris, Ed. Robert Laffont, 1981.



# MÉDITATIONS

## AU FIL DE LA PLUME

Qui suis-je ? Cette immensité *et* cette éphémère apparition. Encore une fois un mouvement *et* un repos. Et qu'est-ce qui me fait choisir l'identification à l'éphémère, à l'inconsistant, qu'est-ce qui m'entraîne dans ce sillage de souffrances ? L'expérience du limité est-elle plus immédiate, se répète-t-elle plus souvent ? La mémoire crée-t-elle la chaîne des illusions : attentes, regrets, frustrations et la fabrication d'une morale, d'une philosophie pour mieux vivre, et souffrir encore quand se creuse le fossé des contradictions ? Il nous manque l'expérience de l'immense. C'est que l'immense échappe à l'expérience ; il est ce par quoi survient l'expérience. Se familiariser avec la lumière, avec l'or fondu dans les bijoux si beaux et blessants aux mains. Sur ce plan de conscience, la personne a perdu l'Un ; l'Un s'est-il perdu lui-même ? En fait l'ordre un mouvement *et* un repos n'est ni brisé ni entravé. L'image ne peut pas toujours, indéfiniment, s'ignorer lumière.

Le thème métaphysique numéro un : la connaissance de soi. Nisargadatta dit : « Il n'y a pas de substitut à la connaissance de soi » : Rien d'autre qui compte. Voir ce grand jeu du réel et du non-réel et se perdre en cette vision. C'est en perdant tout qu'on se trouve : mais ces propos ne doivent se comprendre à la mesure des vieilles aunes. Perdre les miettes de vie : moi et non-moi pour être pain de vie, jubilation de ce qui existe et disparaît, est et non-est, s'éprouve plénitude au-delà des catégories. Vérité cachée derrière les yeux.

Le courage consiste à consentir à être tout ce qui n'est pas moi... Pour ne choquer personne, tiens, tiens, le courage, c'est d'être exclusivement « son » véritable moi, qui n'a pas de visage, et compatir aux mésaventures de ce fantôme qui s'est composé un si beau visage.

Cette étincelle de présence qui est la trace certaine de la lumière : s'établir là, en cette autorité.

Le monde est un poème épique : mais l'histoire n'est qu'imaginée.

R.O.



Un bébé naquit un jour comme tout un chacun : en poussant un affreux cri. Et il y eut autour, comme pour tout un chacun, des adultes pour se réjouir. Quelques années passèrent dans une profonde tranquillité, l'absence de tout souvenir concernant cette époque en témoigne. Puis l'enfant commença à apprendre, à la manière d'un perroquet c'est-à-dire par le moyen de la répétition, à imiter, à devenir le conditionnement que son entourage et son environnement lui offraient. L'enfant apprit, entre autres bagages indispensables au bon comportement, la honte, les interdits et la soumission. En vérité, il ne comprenait rien à tout ça, mais dépendant par nécessité et crédule de nature, il mangeait ce qui se trouvait devant lui, comment faire autrement ?

Vint le temps de l'adolescence. Il ne s'y attendait pas et, voyant autour de lui de quoi il s'agissait, ne put le tolérer. Jusque là, il acceptait l'incohérence, affaire des grands qu'on verrait plus tard, pour s'occuper à jouer. Mais là c'était trop. Il trouve donc un dérivatif dans lequel il s'investit et grâce auquel il n'eût qu'un pied dans cet âge stupide. Vint le temps de l'âge adulte. Le dérivatif était encore là mais le jour approchait où il allait falloir entrer dans la danse et prendre les habits du jeu. Et ça, il ne put l'accepter. Il vit autour de lui de quoi il s'agissait et en lui ce que cela provoquait. Et là ce fut trop. Il envoya tout promener, et pensa même en finir, mais dit : J'irai voir à zéro, c'est là que je serai le mieux. Il alla voir bien plus bas, y resta, et se remit à jouer, disant : advienne que pourra.

• - Christian



# POÉSIES

Abandonne  
le corps pour l'esprit  
Abandonne  
l'esprit pour le non-esprit  
Abandonne l'abandon  
Et même s'il faut marcher  
comme d'autres font naufrage  
le lieu éternel  
n'a pas de lieu  
Et le Cœur demeure  
la niche de Lumière

DEUX EN UN

le Soleil mange  
la Lune à boire

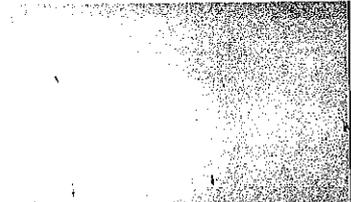
l'Esprit brûle  
ce que l'Ame sainte

ceux qui partent  
sont comme ceux qui meurent

ceux qui restent  
sont comme ceux qui souffrent

Suis-je la vague qui se brise  
ou l'Océan immuable ?

Daniel Giraud



alors  
l'amer pavot du cœur  
s'évapore

tout se résout  
dans cet espace d'aube  
en fond de tête  
lumière  
    sans appui  
qui se voit  
où elle s'attend  
plus rare que l'hélium  
plus commune que l'eau  
plus intime qu'au noyau  
plus loin que l'absence  
  
notre seule famille

Manoune

Car la voix des prophètes

n'est que murmure

errant

sur le linceul glacé

des forêts de mémoire

Seul

Seul

le souffle enfanté

le cri délivré

des contorsions

des fantômes

de l'ombre

du temps

anima un regard

alluma un soleil

émergeant de l'abîme

au cœur nu de l'espace

A l'instant de la vie

flambent

mille présences

en une seule

Voix

Mireille

C'était un jour pour rien

Léger et aérien

L'air dans les bois embaumait

Comme en plein été.

Le papillon sur mon épaule s'est posé

La joue m'a caressée

En papillonnant il est reparti

Dans la chaleur de Midi.

Et l'amour était là palpitant

Comme le léger papillon blanc

D'une fleur à l'autre butinant

Dans le soleil éclatant.

C'était un jour pour rien...

Madhuri